



Le Musée de la Fondation Zinsou à Ouidah.

LA FONDATION ZINSOU,

MONTRER LA « CRÉATION CONTINUE » AU BÉNIN

« L'art est ce qui cimente le mieux les idées et les peuples », écrivait l'artiste ivoirien Frédéric Bruly Bouabré. Marie-Cécile Zinsou a bien entendu son message, et le « ciment » contemporain de la structure qu'elle dirige au Bénin ne recouvre pas, bien au contraire, la terre rouge des anciens royaumes du Dahomey. Elle révisé ici certains préjugés, qui semblent parfois s'accrocher à cette terre plus profondément que les fondations des palais royaux d'Abomey eux-mêmes.

ENTRETIEN ENTRE MARIE-CÉCILE ZINSOU ET TOM LAURENT

Tom Laurent | Avant la création de la Fondation Zinsou en 2005, quelle était votre vision de l'art et de son rôle ? Qu'en était-il aussi de sa possibilité et nécessité d'exister sous une forme muséale pérenne sur le sol béninois – le musée à Ouidah a ouvert en 2013 –, alors que n'existaient que quelques manifestations ponctuelles comme Dak'Art (depuis 1992) ou les Rencontres photographiques de Bamako (1994) ?

Marie-Cécile Zinsou | À l'époque, il n'y avait aucune structure pour mettre en valeur l'art contemporain. C'est face à un véritable besoin que la Fondation Zinsou a été créée car la visibilité et l'accès à l'art étaient quasiment nuls. La création existait bel et bien – les artistes ne nous ont pas attendus pour œuvrer –, mais peu de moyens étaient mis en place pour la révéler. Donc la question n'était pas tant de savoir comment je voyais l'art alors, mais plutôt comment je ne le voyais pas ! L'idée de la fondation est venue de ce désir de voir et de donner à voir à tous... Pour que le message des artistes puisse être audible par le plus grand nombre. Emmener des élèves à la rencontre de la création contemporaine était un véritable parcours du combattant, notamment pour convaincre des artistes – dont on ne peut pas attendre qu'ils jouent tous les rôles – d'ouvrir la porte de leur atelier à 60 élèves à la fois...

Dans quelle mesure une structure comme la vôtre, à partir du moment où celle-ci est pérenne, permet-elle de catalyser les énergies et un épanouissement artistique pour, qui sait, susciter des vocations ?

C'est plutôt du côté du public que nous souhaitons nous engager. Voilà pourquoi tous nos services restent gratuits, pour

abattre des frontières et permettre aux jeunes en particulier d'accéder aux œuvres. Néanmoins, de nouvelles structures alimentent aujourd'hui sur tout le continent une dynamique de création : peut-être que nous avons amorcé un mouvement de déblocage pour certaines d'entre elles, car le discours récurrent d'alors était que l'art contemporain ne pouvait pas intéresser les populations en Afrique – quand bien même aucun lieu ne montrait d'œuvres contemporaines... Comme pour les livres : comment affirmer que lire n'intéresse pas les jeunes



Samuel Fosso. *La Femme américaine libérée des années 70, série Tati*. 1997, épreuve chromogène, 127 x 101 cm.



Cyprien Tokoudagba. *Le Lion de Gléglé*.

lorsqu'ils n'ont pas de bibliothèques ou même de livres ? Pour la Fondation Zinsou, il y avait une réelle demande au Bénin et l'enthousiasme que son appropriation traduit permet de lever des préjugés qui gravitent autour de l'Afrique. Les enjeux quant à l'utilité publique de notre programme d'exposition et de l'ouverture de plusieurs bibliothèques sont importants dans la mesure où le regard occidental reste cloisonné par le manque d'informations et donc d'objectivité au niveau des évolutions qui se font sur le continent africain. Les changements y sont pourtant majeurs et l'art en est un révélateur.

Les collections du musée et les expositions que vous montez à Cotonou reflètent une exploration artistique de l'art contemporain « des Afriques », comme dirait André Magnin – avec par exemple Samuel Fosso, né au Cameroun, Frédéric Bruly Bouabré, artiste ivoirien décédé en 2014, Malick Sidibé, photographe malien... À propos de la dénomination d'« art africain contemporain », comment la recevez-vous ? Dans quelle mesure cela correspond à une dynamique ou à des rapports esthétiques ? Quant à la possibilité d'une esthétique africaine, affirmer cela me paraît aussi « juste » que de dire qu'il existe aujourd'hui une esthétique européenne ! La dynamique actuelle au niveau du continent se situe plus du côté de ce qui entoure la création, celle du monde de l'art et de son marché. On voit bien l'effervescence propre aux maisons de vente, aux galeries, aux commissaires africains et aux lieux qui diffusent

l'art à Lagos, en Afrique du Sud, à Abidjan... Mais les artistes, eux, ne se sont pas réveillés il y a dix ou quinze ans ! Pour le cas du Dahomey puis du Bénin, que l'on peut particulièrement documenter, une dynamique artistique est bien présente depuis six ou sept siècles, car elle a été constamment soutenue par les pouvoirs religieux ou royaux. Au final, Romuald Hazoumé, Cyprien Tokoudagba ou Dominique Zinkpè participent de cette continuité. Ce qui change, c'est que ces artistes sont à nouveau regardés, tandis que l'Occident s'était arrêté au XIX^e siècle, avec les musées du Trocadéro à Paris ou celui de Tervuren à Bruxelles, par exemple.

Justement, qu'en est-il du patrimoine, doit-on attirer l'attention des populations et de la communauté internationale sur cette dimension ?

Absolument. C'est une bataille que l'on doit livrer par nous-mêmes à une heure où l'État est confronté à des urgences vitales, comme la mise en place de maternités dans les campagnes. Bien que la culture reste une priorité gouvernementale, il faut être réaliste car beaucoup de régions font encore face à ce genre d'épreuves. Les privés ont évidemment un rôle important à jouer dans la sauvegarde de la culture. Cependant l'État est responsable de notre patrimoine. Or aucune démarche n'aboutit vraiment et il est menacé : c'est le cas de la plupart des musées nationaux à travers les différents pays, ou par exemple des palais royaux d'Abomey, classés au patrimoine mondial. Nous devons aujourd'hui faire face

à de nombreux problèmes de conservation des collections et des lieux. Le financement privé n'est pas toujours bien accueilli par les structures étatiques qui ne déploient que très peu de moyens au service de la conservation. Nous assistons en quelque sorte à la destruction des racines du pays.

Pour revenir sur les artistes béninois, dont Romuald Hazoumé que vous venez d'exposer et qui avait « inauguré » le lieu, ne prennent-ils pas en charge une part de la culture que l'histoire, notamment coloniale, a enfouie ?

Cette raison m'a poussée à travailler avec Romuald Hazoumé, pour qui le fait de prendre conscience d'où l'on vient pour savoir où l'on va est capital. Il se sent concerné par cette absence de protection du patrimoine. Ces constats flagrants engendrent une génération qui ne sait pas d'où elle vient, qui ne comprend plus ses propres codes. Les artistes restent particulièrement conscients de leur histoire et ils tentent de la véhiculer.

Cyprien Tokoudagba puise directement dans la symbolique liée à l'histoire du pays, comme le lion du Roi Glélé...

C'est une spécificité totale de Cyprien. La fondation possède une centaine d'œuvres de lui, dont beaucoup pour lesquelles nous avons travaillé ensemble. Si demain nous devions ouvrir un musée national, ce corpus formerait un ensemble cohérent, pensé par l'artiste avec l'idée de transmettre un héritage. Il était

à une période de sa vie où il souhaitait passer le flambeau tout en laissant une trace de l'histoire. Par rapport au Dahomey, Cyprien Tokoudagba s'est inspiré des bas-reliefs des palais royaux d'Abomey, qu'il avait restaurés dans les années 80 et en a peint les motifs sur toile en y introduisant une inspiration contemporaine, façon de toucher la jeune génération, de l'inscrire dans son histoire, tout en lui ouvrant la voie de l'avenir...

Comment voyez-vous l'évolution de la visibilité des artistes du Bénin et des pays voisins ? La ressentez-vous déjà à travers la création de foires telle que 1:54 à Londres et à New York ou des expositions de plus en plus nombreuses dans le monde ?

Tout cela est lié. L'image que l'on peut avoir de l'Afrique en Occident évolue et, parallèlement, l'image du monde de l'art et des artistes aussi. L'Occident réalise que peut-être le regard condescendant, rehaussé d'une pointe de colonialisme qu'il a pu porter sur l'Afrique est aujourd'hui dépassé. Cela ne fait que 56 ans que nous sommes indépendants, ça reste donc un sujet important, car il est difficile d'avoir un regard objectif. La sphère artistique a un réel temps d'avance dans l'acceptation de ce continent. En effet, on s'autorise à admettre que Romuald Hazoumé est un grand artiste lorsqu'on n'est pas encore tout à fait prêt à voir le Bénin comme un pays qui compte. La création se définit aussi comme une métaphore, elle est l'ambassadeur du développement du continent africain. ■



Visite de l'exposition Arè de Romuald Hazoumé par des enseignants, Fondation Zinsou, Cotonou, 2015.